

Nicolas Bauche
6 mars 2005

Rois et reine (Arnaud Desplechin)

D'un côté, la mort. De l'autre, la folie. En visite à Grenoble, Nora (Emmanuelle Devos) apprend la fin prochaine de son père, un éminent universitaire. Ismaël (Mathieu Amalric), un musicien parisien, est quant à lui interné à la demande d'un tiers. A Nora, la veille d'Antigone et le deuil paternel. A Ismaël, la camisole de force et les psychiatres. Apparemment, les protagonistes de *Rois et reine* n'ont rien en commun. Nora se tient dans la lumière tandis qu'Ismaël entre de plus en plus dans l'ombre. Elle est un appel au bonheur tandis qu'il le repousse. C'est dans le drame que leur dissemblance cesse : le poids de la douleur les rapprochent.

Pour son cinquième opus, Arnaud Desplechin orchestre deux destins, deux parallèles qui, contre toute attente, finissent par se croiser. Le réalisateur de *La sentinelle* tourne peu mais, toujours bien. En mettant au centre de son film la folie et la mort, il distille un sentiment trouble de malaise. D'abord amoureuse, la caméra nous livre toute la monstruosité de Nora : une femme mortifère, responsable du malheur de ses proches. Alors que le réalisateur nous amène d'abord à l'aimer, il nous prend à rebours par un troublant chassé-croisé du regard : il la filme comme une aliénée tandis qu'Ismaël attire sa compassion. Au cœur de cette vrille de la douceur et du dégoût, une scène clef : la dernière lettre du père de Nora qui ramène d'outre-tombe sa haine pour l'érinnye qu'il a enfantée. Comme une réponse au trouble de Liv Ullmann et Erland Josephson dans *Cris et chuchotements* : devant un miroir, l'ancien amant montre à sa maîtresse qu'au-delà de sa beauté perce déjà la laideur de son âme. Desplechin tente de cerner ce danger potentiel du beau, cette étrangeté morbide qui nous guette et nous fascine.

En dernière accompagnatrice d'un mort, Nora évolue dans un Grenoble dépeuplé. Tout dans sa géographie annonce le deuil à venir : le linceul de la lumière ou la chape du tombeau montagneux qui entoure la ville. L'héroïne est prise au piège de ce théâtre naturel où elle joue les derniers instants de sa relation au père. A contre-courant des souvenirs cinématographiques (rappelons-nous de *Soudain l'été dernier* ou de *Shock corridor*), l'hôpital psychiatrique de Desplechin *flirte* avec la comédie et allège Samuel du poids de sa folie. C'est cette juxtaposition de la fantaisie et du drame qui donne toute sa force à *Rois et reine* et fait de Desplechin le digne héritier de Woody Allen.

Critique : Nicolas Bauche